



ederigo

PIÈCE EN TROIS ACTES ET QUATRE TABLEAUX

de RENÉ LAPORTE

présentée par

Les Compagnons

MISE EN SCÈNE

PAR

Jean Coutu

FÉVRIER - MARS - AVRIL - MAI - JUIN

1952

FEDERIGO

PERSONNAGE DE CONTE

"Il y avait une fois un jeune seigneur nommé Federigo, beau, bien fait, courtois et débonnaire, mais de moeurs fort dissolues, car il aimait avec excès le jeu, le vin et les femmes, surtout le jeu, n'allait jamais à confesse, et ne hantait les églises que pour y chercher les occasions de péché. Or, il advint..."

Ainsi commence le conte de Prosper Mérimée, dont René Laporte s'est inspiré pour écrire la pièce que vous verrez ce soir.

"Or, il advint que Federigo, après avoir ruiné au jeu douze fils de famille (qui se firent ensuite malandrins et périrent sans confession dans un combat acharné avec les condottieri du roi), perdit lui-même, en moins de rien, tout ce qu'il avait gagné, et, de plus, tout son patrimoine, sauf un petit manoir, où il alla cacher sa misère..."

Là, Federigo vit solitaire, avec son fidèle serviteur Markus. Il s'ennuie. Pour se distraire, il manifeste quelque tendresse à Olivia, une jeune voisine qui est amoureuse de lui.

Puis, un jour, un inconnu s'arrête chez Federigo. C'est le Prince Blanc (il personnifie Jésus-Christ et les douze apôtres du conte de Mérimée). L'inconnu demande à boire et à manger. Son hôte offre généreusement tout ce qu'il possède. Pour manifester sa reconnaissance, le Prince Blanc propose d'exaucer trois souhaits de Federigo. Cela ressemble à un jeu. Federigo accepte de le jouer. Il formule trois souhaits, qui sur le champ sont miraculeusement exaucés. L'un des miracles a donné aux cartes de Federigo le pouvoir de gagner toujours. Olivia est vite abandonnée et l'aventurier reprend le chemin des grandes villes, sûr de retrouver sa chance d'antan et de regagner sa fortune perdue.

Sa chance est en effet incroyable. A Florence, il gagne tout. Trois années de cette vie glorieuse ont passé, quand donna Olivia reparaît dans la maison de son cruel seigneur. Elle est maintenant veuve du baron Bartolomè, qu'elle avait épousé par désespoir d'amour. La petite paysanne d'autrefois est devenue une grande dame et très belle. C'est au tour de Federigo d'en être amoureux.

Ils se marieront et seront heureux pendant six années. Un jour, dans une étrange auberge de Naples, Federigo rencontre le Diable, à qui il

propose de racheter l'âme des douze garçons damnés par sa faute. Le moyen de les racheter ? Par le jeu, aux cartes. Le Diable accepte et Federigo, grâce à ses cartes enchantées, gagne douze parties de suite.

Enfin, un soir, la Mort entre chez lui. Elle a pris le visage de la belle et douce Olivia. "Avant une heure, dit-elle, il faut que tu sois de l'autre côté." A ce moment-là, Federigo se souvient du deuxième souhait exaucé par le Prince Blanc. Il avait demandé le pouvoir de retenir dans l'oranger qui ombrage sa porte quiconque y monterait. Alors il demande à la Mort de monter dans l'arbre pour y cueillir une orange avant le grand voyage. Olivia s'exécute et ainsi Federigo obtient de vivre encore cent ans.

Les cent années passèrent. Mais le conte n'est pas fini. Le Prince Blanc, on s'en souvient, avait accordé trois souhaits à Federigo. Il en reste encore un...

Eloi de GRANDMONT.

PLAIDOYER POUR LE THEATRE

A l'exception peut-être de Gratien Gélinas, nul n'est mieux qualifié pour nous parler de théâtre au Canada français que le R.P. Emile Legault, directeur des Compagnons de Saint-Laurent. Quand il lui est donné de traiter ce sujet en public, il le fait toujours avec une chaleur, une conviction, une sincérité et une vérité qui emportent facilement l'adhésion de son auditoire. Les membres du Club Richelieu-Québec l'ont constaté par eux-mêmes hier midi à leur déjeûner-causerie, on ne résiste pas longtemps à l'emprise de la présence et du verbe de ce grand pionnier de la scène au Canada français, à cet homme "engagé", à ce rêveur doublé d'un homme d'action, selon les termes même de son habile présentateur, M. Georges Léveillé.

Praticien du théâtre, le Père Legault est aussi un penseur dans ce domaine. Appuyé sur des réalités qu'il a créées lui-même de toutes pièces, réalités qui se prolongent heureusement grâce à l'action de ceux qu'il a formés, il voit plus loin que l'immédiat. Il professe des vues originales sur la mission propre du théâtre dans la province, le pays et même au delà de nos frontières. Ses contacts avec le Canada de langue anglaise, les Etats-Unis et l'Europe l'ont convaincu du fait que l'art théâtral bien compris est un grand facteur

d'unité et de compréhension nationale et internationale, un puissant moyen d'exprimer la vie et la beauté et d'élever l'homme d'autant.

Pour vivre, cette forme d'expression artistique a d'abord besoin d'un appui chez le peuple. Pour se continuer ensuite en prospérant, le théâtre a aussi besoin d'une aide officielle. Même dans les pays de haute et vieille civilisation comme la France et l'Angleterre, le théâtre ne saurait survivre sans subventions gouvernementales. Pourquoi en serait-il autrement chez nous, dans un pays jeune, qui vient tout juste de s'éveiller aux plus belles manifestations de l'art ? Si l'exploitation des richesses matérielles dont nous sommes comblés est une phase importante de notre activité, à plus forte raison en est-il de la mise en valeur de nos nombreux talents par l'interprétation et la transmission dans le peuple des chefs-d'oeuvre produits au cours des siècles. En tant que représentants de la culture française d'inspiration catholique, nous avons sur ce continent une impérieuse tâche à accomplir. Tous nous devons faire en sorte de ne pas être inférieurs à cette tâche.

Editorial du journal LE SOLEIL,
du 18 janvier 1952.



*JEAN COUTU, dans le rôle de Pyrrhus d'Andromaque de Racine
joué par Les Compagnons en novembre 1947.*

*"Moins avide que Federigo, je n'ai
que le désir de vous faire passer une
agréable soirée."*

JEAN COUTU



Camp de chasse de Federigo,
en Toscane. Décor du 1er acte.

Cette pièce a été créée au Théâtre des Mathurins, le samedi, 3 mars 1945, avec la mise en scène et les décors de Marcel Herrand. Musique de Georges Auric. Costumes de Grès.

L'action se situe en Toscane. Le premier acte et les deux tableaux du second acte se passent au début du XVe siècle. Le troisième acte au début du XVIe siècle.

Premier acte

L'intérieur de la maison de Federigo dans la campagne toscane.

Deuxième acte

Premier tableau : Au palais de Federigo, à Florence.

Intermède devant le rideau.

*Deuxième tableau : Devant la maison de Federigo, en Toscane.
Six ans se sont écoulés depuis le tableau précédent.*

Troisième acte

L'intérieur de la maison de Federigo, avec les transformations qu'impose un siècle écoulé. Automne 1522.

•
Deux entr'actes de dix minutes.



Costume de Federigo.
1er tableau de l'acte II.

*Examen
de la vue*

OPTOMÉTRISTE CONSULTANT À L'HÔPITAL SAINTE-JUSTINE

PAUL E.
Talbot
BACHELIER
EN
Optométrie

6761, ST-HUBERT

Calumet 7616

FEDERIGO

DISTRIBUTION PAR ORDRE D'ENTRÉE EN SCÈNE :

OLIVIA	THÉRÈSE CADORETTE
MARKUS, DOMESTIQUE DE FEDERIGO	GEORGES GROULX
FEDERIGO	JEAN COUTU
LE PRINCE BLANC	PAUL COLBERT
DONNA BIANCA	JEANNINE BEAUBIEN
GIUSEPPE	GUY BÉLANGER
DON ESTEBAN	ANDRÉ CAILLOUX
LE LIEUTENANT SODERINI	PAUL COLBERT
LE MOINE	LIONEL VILLENEUVE
L'OFFICIER	JEAN-MARIE LEFEBVRE
UN SOLDAT	GUY BÉLANGER



Palais de Federigo à Florence.
1er tableau de l'acte II.

- Les décors et les costumes ont été dessinés par ROBERT PREVOST.
- Les décors, construits dans nos ateliers par GEORGES CAMPEAU et ERNEST BROCKER, ont été peints par JEAN-CLAUDE RINFRET et GABRIEL CONTANT.
- Les costumes masculins ont été exécutés par MADAME AMBROGI et les costumes féminins par MADAME BLAIN.
- Les chapeaux ont été confectionnés par Mlle CARMEN TREMBLAY.
- Musique originale de OTTO JOAKIM pour harpe et flageolet, exécutée par DOROTHY WILDEN et MARIO DUSCHESNES, enregistrée au STUDIO MARCO.
- Eclairage de M. AKOS FARKAS • Mise en scène : JEAN COUTU.



Olivia
1er tableau de l'acte II.

*La Première
Banque au Canada*



**BANQUE DE
MONTREAL**

AU SERVICE DES CANADIENS DANS TOUTES LES SPHÈRES DE LA VIE DEPUIS 1817

E L O G E D E L A F O L I E

PIRANDELLO ET LORCA CHEZ LES COMPAGNONS

Spectateur attentif et raffiné, Robert Elie m'envoie la très belle lettre qui suit sur "Les noces de Sang", de Lorca. Avec une admirable sérénité, il situe sa réflexion bien au-dessus de la simple critique. Son éloge est un témoignage instructif, particulièrement quand il parle de la poésie de Lorca et de sa principale interprète, Madame Charlotte Boisjoly. Il est visible que Robert Elie appartient à l' "âge de l'intelligence artistique" auquel je faisais allusion dans ma réponse au Père Legault.

Maurice BLAIN.

J'avais lu avec émotion, il y a un an, la tragédie de Lorca, mais je ne pouvais en mesurer la grandeur avant de l'avoir entendue. C'était une folle entreprise que de vouloir proférer cette poésie aux accents si forts qu'ils imposent de longs silences, et qu'il y a-t-il de plus difficile à soutenir à la scène que le silence? La folie souffle toujours chez les COMPAGNONS, et je suis maintenant convaincu qu'on lui doit nos joies les plus hautes.

Ces cris toujours suivis de silences imposent ce rythme large que le Père Legault a adopté, mais ceux qui n'ont pas été touchés au moins une fois par la poésie de Lorca devaient y voir de la lenteur, tandis que cette passion, justement parce qu'elle est contenue, m'apparaît comme une vague qui nous porte insensiblement à la limite de l'horizon.

J'ai aimé le premier acte parce que son rythme me conduisait au seuil de la poésie de Lorca. Puis, il y eut de longues hésitations, de petites horreurs, mais on nous faisait tant espérer que notre patience était à toute épreuve. Enfin, soudainement, la poésie éclate comme une tempête de fin du jour. Le rideau s'ouvre au deuxième acte sur une cour intérieure, un décor heureux et d'autant plus inattendu que les autres décors étaient vraiment détestables. Les rouges boivent la lumière et, avant qu'un mot ne se dise, nous savons que le moment est arrivé. Il suffit que Charlotte Boisjoly apparaisse pour que le miracle se produise: elle donnait forme à cette poésie, la forme nue et pleine qui pouvait seule l'exprimer. Il est vraiment rare que nous soyons l'objet de pareille déclaration — déclaration d'amour, si vous voulez, puisque tout notre être se trouve exalté.

J'essaie de m'expliquer cette présence et je remarque mille détails si heureux que j'en acquiesce la conviction que l'esprit du poète animait la comédienne. Car c'est tout son corps, dans chacune de ses admirables attitudes, qui devenait la forme de cette poésie. Et cette tache éclatante du jupon blanc dans un décor qui absorbe la lumière, l'émouvante et chaste indiscretion d'un costume qui évoque déjà un amour désarmé, livré, livré au cynisme du spectateur. (Oh! ces rires, quand elle se comparera à une chienne). Charlotte Boisjoly a encore su charger de tout leur sens les mots d'un dialogue dépouillé, mots qui ne sont pourtant pas tout à fait ceux du créateur.

Et la poésie de Lorca nous bouleversait, nous touchait avec une force que je n'avais pu soupçonner à la lecture. La partie était gagnée et les pauvretés, toutes les misères du spectacle devenaient émouvantes. Nous n'avions plus rien à demander: cette impression rejoignait le souvenir de quelques moments inoubliables.

Est-ce à dire que Charlotte Boisjoly sauve seule le spectacle? Mais non, cette déclaration qu'elle nous fait a été préparée par d'autres accents justes, moins forts sans doute, mais c'est ainsi que l'auteur l'a voulu. Françoise Faucher a été excellente. Marthe Thiery a trouvé des attitudes irréprochables, que gâtait malheureusement une diction trop réaliste, comme si elle n'avait pu oublier le théâtre de boulevard. Plusieurs autres ont été faibles sans être faux, et un jeune comédien (La lune) a survolé l'abîme du ridicule par des gestes heureux qui lui faisaient pardonner un débit monotone.

Je n'aurais qu'un mot à dire de ceux qui ont joué faux, qui ont connu un échec complet dans une entreprise qui paraissait impossible. Erreur de distribution, sans aucun doute, mais comment réunir à Montréal les vingt interprètes que la grâce de cette poésie pourrait toucher? Car, dans cette tragédie si dépouillée, celui qui n'a qu'une attitude à prendre, qu'une réplique à prononcer, doit y mettre toute la vérité et tout l'accent qu'on n'exige d'ordinaire que des premiers rôles. Quand nous aurons trois ou quatre théâtres et au moins deux écoles dramatiques généreusement subventionnées, j'aurai peut-être le courage de savonner la tête du fou qui a réussi à nous faire entendre la poésie de Lorca.

Et Paul Dupuis? Il avait dans cette pièce le rôle difficile d'un danseur dans un ballet romantique ou de l'accompagnateur dans une sonate où le violon domine constamment. Il m'a paru juste, même s'il n'a pu se délivrer tout à fait du souvenir de "Henri IV".

Et ceci me ramène à l'autre grande folie des *Compagnons* qui osèrent se lancer dans le plus périlleux jeu de miroir. Pirandello aime développer l'action sur plusieurs plans à la fois, mais il n'a peut-être jamais été aussi loin. Cette fois-là encore, la poésie nous avait atteint, balayant toutes les pauvretés, et je crois que nous devions ce miracle, pour une large part, à Paul Dupuis. Il ne s'était pas ménagé (le pouvait-il?), passant dès le début de la plus grande exaspération à l'abaissement le plus complet, mais il avait réussi à maintenir jusqu'à la fin la violence d'un tel contraste.

Les *Compagnons* se lancent dans des aventures que ne pourraient entreprendre, semble-t-il, que des troupes comme celle de l'*Old Vic Theatre*. Mais Olivier ne joue plus que du Shakespeare et du Shaw, comme Jovet ne jouait plus que du Molière et du Giraudoux. On pourrait recommander des spectacles plus sages dans des décors d'une ressemblance criante, où le souvenir de tel grand comédien vient de se mêler à celui d'un autre grand disparu. Spectacles satisfaisants à plus d'un point de vue, voie prometteuse sans doute, mais je préfère encore les miracles de la folie.

(Extrait du "Devoir")



*THÉRÈSE CADORETTE, dans le rôle d'Albine du Britannicus de
Racine joué par Les Compagnons en janvier 1949.*

AMERIQUE FRANCAISE

REVUE D'ART ET DE LITTÉRATURE

NOTES ET REMARQUES

Depuis quelque temps, plusieurs de nos amis ont pris l'initiative de nous envoyer des vêtements anciens, des chaussures d'un autre âge, des habits de soirée démodés, etc. Inutile de dire qu'ils sont les bienvenus dans notre costumier. Nous avons l'art de réadapter... Qu'on nous donne un coup de fil, après un inventaire de son musée vestimentaire, nous nous hâterons de courir à l'appel.

Tout don en argent fait à l'oeuvre des Compagnons est déductible de l'impôt sur le revenu. Qui voudra nous inscrire sur la liste de ses largesses? Un théâtre comme le nôtre est déficitaire: par définition. Aidez-nous à boucler notre budget. Nous travaillons pour votre joie... trop maigrement.

Les Compagnons ont organisé une troupe de tournée, dans laquelle jouent leurs élèves et quelques Compagnons aguerris. Ils sont à la disposition des paroisses qui projettent de présenter un spectacle de choix joué par une équipe de qualité.

Les compagnons ont également fait leur preuve comme spécialistes de grands jeux communautaires à l'occasion de centenaires diocésains ou paroissiaux, de congrès sociaux, de célébrations mariales, etc. Ils sont à la disposition des organisateurs. Ils conseillent cependant de prendre contact le plus en avance possible.

Nous louons notre foyer pour réception de mariage, showers, etc. On communique avec le Secrétariat.

BOUDA BRADON

Bouda Bradon, Yougoslave de naissance, n'est arrivé à Montréal que depuis janvier dernier. Dès sa première visite chez Les Compagnons, le Père Emile Legault, c.s.c. l'engagea immédiatement comme professeur à l'Atelier des Compagnons et il lui confia le rôle du Lépreux dans la pièce de Pierre Emmanuel: "L'Honneur de Dieu".

Par les extraits qui suivent, on verra que Bradon n'a pas déçu la critique qui assistait à la création de "L'Honneur de Dieu", par Les Compagnons.

"M. Bouda Bradon a, peut-être, donné dans un lyrisme sans contrainte, mais ce manque de retenue est le signe de dons exceptionnels."

Maurice Blain (Le Devoir)

"M. Bouda Bradon a fait montre de moyens dramatiques sortant de l'ordinaire en extériorisant son texte."

Jean Hamelin (La Presse)

"Bouda Bradon a complètement électrisé la salle en donnant le fameux monologue du lépreux. C'est un artiste qui a du métier et beaucoup de technique."

Roland Côté (Le Canada)

"Bouda Bradon a créé une grande impression dans le rôle du Lépreux. Diction parfaite chez cet acteur et conviction indubitable. Bradon émeut et fait passer la rampe à la signification profonde de son texte."

Maurice Huot (La Patrie)

"M. Bouda Bradon remporte les honneurs de la soirée parce qu'il aborde son rôle dans l'esprit de l'auteur."

Julia Richer (Notre Temps)

"Bouda Bradon brûle les planches dans une intelligente composition."

P. St-G. (Le Petit Journal)

LE QUINZIEME ANNIVERSAIRE DES COMPAGNONS

Depuis quinze ans déjà, les Compagnons se promènent de ville en ville, de théâtre en théâtre, avec des pièces de choix, remportant des succès grandissants et les honneurs les plus convoités.

Ces honneurs et ces succès, les Compagnons les ont pleinement mérités par leur travail acharné, leur désintéressement et leur talents. Aucune difficulté ne les a rebutés. A l'exemple de leur directeur, le Rév. Père Legault, ces artistes ont trimé dur, se sont imposés des sacrifices insoupçonnés pour conquérir une réputation déjà internationale, puisque les meilleurs artistes français les ont vus à l'oeuvre et ont parlé d'eux même à Paris, en termes fort élogieux.

Les Compagnons n'ont pas seulement fait du théâtre; ils ont accompli une oeuvre éducative de premier ordre. On peut même affirmer aujourd'hui que si nous avons vraiment du théâtre en cette province, j'entends du théâtre en permanence par des professionnels dignes de ce nom, nous le devons aux Compagnons. Que de comédiens qui sont passés dans leurs rangs brillent aujourd'hui dans d'autres troupes.

Les Compagnons n'auraient-ils que vécu, déjà ils mériteraient des éloges. Ils ont fait beaucoup mieux puisqu'ils ont créé chez nous un théâtre culturel, poétique et spiritualiste, populaire enfin, dans un climat chrétien.

Succès de taille sanctionné d'ailleurs par le trophée Bessborough à deux reprises. Ad multos et faustissimos annos.

LOUIS-PHILIPPE ROY,
rédacteur-en-chef
de l'Action Catholique

CRITIQUES DE

"L'HONNEUR DE DIEU"

La critique montréalaise a bien accueilli la pièce, mise en scène par le Directeur des Compagnons, le Père Legault, c.s.c. On en jugera par les extraits suivants:

"Les Compagnons ont donné le meilleur de leur ferveur et de leur effort, sinon de la perfection dramaturgique pour faire de la pièce une grande tragédie. L'équipe a magnifiquement servi le texte de Pierre Emmanuel"

Maurice Blain (Le Devoir)

"L'interprétation de la pièce est solide."

Roland Côté (Le Canada)

"L'Honneur de Dieu a été mis en scène avec autorité. La distribution a été soigneusement sélectionnée et les principaux rôles mis au point avec un soin exceptionnel."

Maurice Huot (La Patrie)

"Les Compagnons ont offert la pièce de P. Emmanuel avec la sincérité, l'enthousiasme et la dévotion qu'on leur connaît."

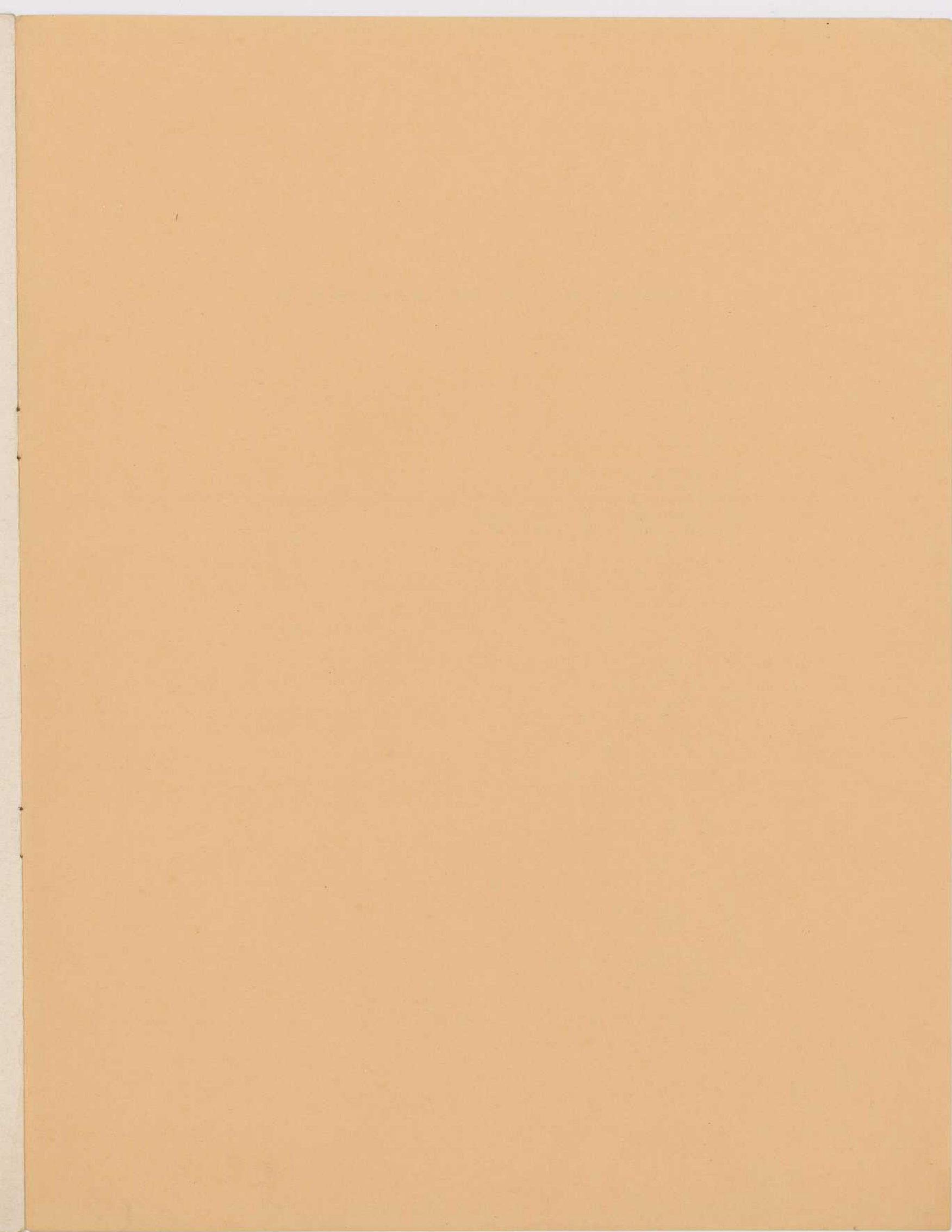
Julia Richer (Notre Temps)

"Brillante création de "L'Honneur de Dieu" de Pierre Emmanuel."

Jean Hamelin (La Presse)

"C'est une pièce qui clôt magistralement la saison aux Compagnons. Une pièce qu'il faut voir. "L'Honneur de Dieu" associe désormais étroitement le nom de Pierre Emmanuel au théâtre canadien-français."

Paul D. (Le Haut-Parleur)



MONOLOGUE DU LÉPREUX

(extrait de "l'Honneur de Dieu", de Pierre Emmanuel)

ACTE II

Sonne, clochette, sonne. Ce que dis-tu ma mie ?
Qu'un lépreux n'est pas moins qu'un roi : tout lui fait place ?
Mais la gloire des rois les rend sourds. — Leurs trompettes leur crèvent le tympan.
Je ne suis pas sourd, moi. Mon cœur est plein de musique.
Tes grelots ne couvrent pas le ramage des rossignols.
Sonne, clochette, sonne. J'ai plaisir en ta compagnie.
Tu es mon bouffon, ma cour, mon escorte.
Tu es le héraut de ma Majesté.
Je te fais reine puisque tu me fais roi : place à nos Majestés !
Reçois l'hommage des dos fuyards, des visages enfouis dans les coudes.
Des hommes muets de terreur, des femmes qui crient.
Des vieilles disloquées cul par-dessus tête.
Des moines qui se signent, des cheveux qui bronchent, des chiens qui gémissent
comme des enfants.
Sonne, clochette, sonne. Tu es plus forte qu'une armée.
Un seul lépreux contre cent cavaliers, c'est lui qui tient la victoire.
Sonne, clochette, sonne. Leur déroute a commencé.
Cette foule, devant moi, regarde ! Ils se battent entre eux pour me fuir.
Ils ont peur de mes yeux : ah, je ris, car mon souffle est dans l'air qu'ils respirent.
Mon haleine est sur toi, et sur toi, et sur toi.
Toi l'homme ne pousse pas si fort; tu ne peux plus reculer.
Et quand bien même tu reculerais jusqu'au mur extérieur de la terre.
Mon souffle est déjà dans tes poumons, il te suit !
Sonne, clochette, sonne. Que dis-tu ? Que je suis bon ?
C'est vrai que je suis bon, ma mie. J'aime les hommes, je les voudrais comme moi.
J'ai pitié de la peur de ces gens; ils croient me fuir et ne fuient qu'eux-mêmes.
Je suis le seul à ne pas fuir, moi.
Je jouis de l'amitié des lacs, mes yeux sourient aux fontaines.
Si votre âme était d'eau pure, n'en feriez-vous pas votre miroir ?
Mais vous craignez vos yeux sur elle, vous cherchez des miroirs plus complaisants.
Vous ne vivez que pour le regard des autres : cela vous rend plaisants, tout contents
de vous.
Regardez-vous dans mes yeux : les yeux d'un lépreux !
La chair qui tombe, le pus qui suinte, les deux trous à la place du nez.
Mais c'est vous, vous que je vois ainsi.
Vous pourrissez et votre odeur ne vous inquiète pas ?
L'odeur fade que vous traînez après vous : l'ennui de vivre...
Sonne, clochette, sonne. Pour nous c'en est fini de l'ennui.
Plus de souci, plus d'argent, plus de fille.
Plus de doigts pour saisir; plus de désirs
Pour limiter la vie.
Sonne, clochette, et la terre est à moi.
Je ne dépends de rien, je suis libre.
Je n'ai peur de rien, la lèpre me défend de tout.
Sonne, clochette : tu es mon rempart. Tu me défends même du diable.
Car mon mal est un don de Dieu : le diable ne peut me l'ôter !
Sonne, clochette, sonne.